Centro Veneto di Psicoanalisi

KnotGarden

Idee, intrecci e snodi della Psicoanalisi

Cent ans après "Psychologie des masses et analyse du moi" par Sigmund Freud

sous la direction de
Patrizio Campanile

Ils ont contribué:
P. Campanile, R. Ferraro, R. Guarnieri, L. Kahn, E. Mangini, F. Munari.

Ils ont collaboré:
M. Capitanio, A. Cordioli, L. Forcella, E. Franchin. A. Luchetti.

2022/2 fr

“Quiconque veut agir sur [la masse], n'a pas besoin de donner à ses arguments un caractère logique : il doit présenter des images aux couleurs les plus criardes, exagérer, répéter sans cesse la même chose”.
(Chapitre 2)

“ Dans la masse primitive les affects sont exaltés et la pensée est inhibée".
(Chapitre 4)

“Une telle foule primaire se présente comme une réunion d'individus ayant tous remplacé leur idéal du moi par le même objet, et qui donc se sont identifiés les uns aux autres dans leur moi".
(Chapitre 8)

Indice

Note d'introduction 4

Présentation de '*Ce que le nazisme a fait à la psychanalyse'* 7
Laurence Kahn

Cent ans de Psychologie des masses et d'analyse du moi. Les lectures de nuit et les lectures de jour 11
Roberta Guarnieri

Passages mystérieux. Identification symptôme liaison 21
Franca Munari

1921-1932-1937 28
Patrizio Campanile

Identification et ses vicissitudes dans la clinique psychanalytique 34
Renato Ferraro

La masse comme fonctionnement psychique particulier et refuge narcissique 39
Enrico Mangini

Note d'introduction

Lorsque nous avons commencé à préparer ce *KnotGarden*, le second, qui rassemble tout d'abord les travaux présentés lors de la journée d'étude *Cent ans de Psychologie des masses et analyse du moi*, promue par le Centro Veneto di Psicoanalisi (6/11/21) pour se souvenir du texte que S. Freud a écrit en 1921, le repenser et en tirer des idées utiles pour lire l'actualité, jamais, jamais on n'aurait songé à relire ces contributions vivant maintenant la situation actuelle : être à deux pas d'une catastrophe mondiale, se retrouver face à une agression prédatrice capable d'entraîner le monde dans un abîme et qui a déjà causé des milliers de morts, de destructions et d'énormes souffrances.

Avec ces notes, nous avons ouvert la réunion de novembre dernier :

> *Psychologie des masses et analyse du moi* est le panneau central d'un triptyque d'ouvrages qui révolutionnent la théorie psychanalytique. Placée entre *Au-delà du principe de plaisir* (1920) et *Le Moi et le Ça* (1923), ce texte de Freud hérite de l'horizon de la dernière théorie des pulsions et annonce la théorie structurale dont il montre, pourrait-on dire, la nécessité. C'est aussi un essai qui aborde des questions et des enjeux qui seront développés par Freud dans les années suivantes. En particulier, celui de l'identification qui trouve dans ce texte un traitement spécifique et défini, base de développements ultérieurs. Les thèmes de l'idéal, de la constitution de l'idéal du moi et de la possibilité d'y renoncer au profit d'un idéal collectif en sont le corollaire. Et d'ailleurs, comme l'explique Freud lui-même : « En partant de l'identification et en suivant une certaine direction, on aboutit, à travers l'imitation, à l'Einfühlung, c'est-à-dire à la compréhension du mécanisme qui permet, en général, d'adopter une attitude

déterminée à l'égard d'une autre vie psychique » (Chapitre 7).

La situation actuelle, comme inévitable, a ses propres particularités, mais la question de l'idéal - qui était au centre de notre débat - nous la retrouvons présente ou, du moins, habilement utilisée aussi dans l'actualité pour traîner, imposer, dominer.

Même l'actualité méritera une lecture à l'aide de nos outils ; à commencer par ceux que Freud nous a mis à disposition, qui restent fondamentaux et qui ont été une fois de plus au centre de notre journée d'étude.

La relation avec laquelle Laurence Kahn a ouvert la rencontre peut être suivie dans l'enregistrement vidéo (à la fois en français et en italien pour la traduction éditée par L. Facella et A. Luchetti) ; ceci a été présenté par l'auteur elle-même :

> *En 1921, Freud pressent avec la plus grande acuité le succès de Hitler, figure grandiose d'un chef capable d'hypnotiser les foules. Mais que désigne-t-il précisément en 1930 avec le terme de « délire de masse » ? En quoi Le Malaise dans la culture hérite-t-il de Psychologie des masses et analyse du moi ? Et dans quelle mesure la théorie de la sublimation, développée en 1923 dans « Le Moi et le Ça », contribue-t-elle également à éclairer le savant entre-tissage des plus hautes valeurs de la culture allemande avec la volonté génocidaire – l'ensemble s'appuyant sur l'édification d'un droit nouveau placé au service de l'entrée en force de la naturalité de la race dans le champ politique ?*
>
> *La proclamation de Hitler en 1923 – « Il y a deux choses qui peuvent unir les hommes : des idéaux communs et des crimes communs » – contraint à s'interroger sur l'alliance du narcissisme avec la reconfiguration meurtrière des fondements identificatoires. Entre le « corps unique » du peuple, la logique de l'incarnation de la communauté dans son Führer et l'assomption d'une pulsion d'autoconservation qui devait se réaliser dans l'espace vital, j'interrogerai les positions respectives du*

« national-esthétisme » et de la passion des ruines.

Nous avons ajouté à ce *KnotGarden* un texte de L. Kahn elle-même (traduit par M. Capitanio) où l'auteur présente son livre *Ce que le nazisme a fait à la psychanalyse* (2018, Paris, PUF) qui sera bientôt également publié en italien pour la traduction de R. Galiani et R. Guarnieri.
Nous rapportons ensuite les rapports discutés lors de la réunion. Nous les publions dans l'ordre où elles ont été présentées et nous les retrouvons donc dans les vidéos du jour (R. Guarnieri, F. Munari, P. Campanile, R. Ferraro, E. Mangini) ainsi que l'ensemble du débat qui a eu lieu placer là.
Dans l'édition italienne de ce KnotGarden vient ensuite un texte de M. Wangh qui, partant de son expérience personnelle, aborde la question de l'élaboration de l'expérience du nazisme au sein de la communauté psychanalytique allemande. Il a été introduit par lui en 1993 lors d'une réunion du CVP. Il est accompagné d'un écrit de M. Magrini qui rappelle cette occasion. Ce numéro partiellement bilingue se conclut par les travaux de M. Capitanio (*L' Io ideale nell'opera di Daniel Lagache: una nota*), M. Ceolin (*Legami di massa - legami interiori*), A. Cordioli (*La società senza padre. Uno scritto di Paul Federn del 1919*) et D. Spiller (*L'ascesa del nazismo nella visione di Erich Fromm*) qui, élargissant encore la discussion, non seulement l'intègrent, mais l'ouvrent à une étude plus approfondie.

Patrizio Campanile

Présentation de '*Ce que le nazisme a fait à la psychanalyse*'

Laurence Kahn

Ce que le nazisme a fait à la psychanalyse se situe à un carrefour. S'interrogeant sur la trajectoire historique et théorique d'une partie de la psychanalyse, notamment les premiers fondements de l'*Egopsychology* et la naissance du relativisme intersubjectif, ce livre est comme la préface du livre précédent, *Le psychanalyste apathique et le patient postmoderne*. Mais il est nourri conjointement d'une réflexion sur les idéaux et sur la redoutable combinaison entre crimes et sublimation, terreau de la « culture » du Troisième Reich et de sa référence au démonique qui ébranla la psychanalyse.

Était-il en effet imaginable que la psychanalyse restât indemne du désastre engendré par le nazisme ? Indubitablement, l'une des premières conséquences fut le déplacement de ses foyers vivants vers les USA, avec ce faisant une très profonde modification de l'horizon intellectuel dans lequel la psychanalyse et sa pratique avaient pris corps. Le positivisme logique qui régnait outre-Atlantique questionnait durement la supposée « métaphysique » freudienne. Cependant le coup le plus rude fut celui porté par l'implacable ébranlement du socle linguistique et par le changement de la fonction même du langage sur lequel le monde occidental reposait. Un seul exemple : la *Selbsterhaltungstrieb*, la pulsion d'autoconservation, devint sous la plume d'Hitler l'axe de la politique de l'espace vital. Ce séisme fut parfois immédiatement perçu par les intellectuels – Klemperer, Cassirer, Adorno. Et un certain nombre d'analystes de l'époque s'employèrent très tôt à combattre le déroutement des mots de la psychanalyse. Mais passé l'immédiat après-guerre, l'attention fut principalement captée par l'écoute des victimes, entraînant les théorisations du « trauma

extrême » et de l'empathie. Le legs freudien de *Psychologie des masses et analyse du moi* et du *Malaise dans la culture* concernant le destin de la civilisation et de la destructivité collective passait à l'arrière-plan. Pourquoi ?

Question d'autant plus cruciale que le séisme qui a fait de « Auschwitz » non pas le nom d'un camp, ni davantage l'appellation d'un événement génocidaire, mais le paradigme d'un nouvel état de la condition humaine, a premièrement touché la loi en introduisant la nature dans le cadre juridique, c'est-à-dire dans l'assise même de la communauté. De la *Natur* goethéenne à la « nature » selon les nazis, la biologisation du discours a ourdi la « mystique d'une monstrueuse simplicité qui, écrivait Klemperer, s'insinue sans difficulté dans l'inconscient » : naturalité de la race, naturalité animale du parasite (le juif), pulsion naturelle en vue de l'unité raciale. Or non seulement la rupture de contrat qui mit ainsi la loi hors la loi fournit aux individus l'immense gain narcissique procuré par l'appartenance à une masse foncièrement homogène. Mais elle prit appui sur une théorie « rénovée » du droit (*das Recht*) qui récusait la conceptualisation abstraite, nécessaire à l'ordre juridique et désormais imputée aux seuls juifs. Placé au service de la concrétude raciale, ce droit – à commencer par celui ordonné par la pensée de Carl Schmitt qui contribua à l'élaboration des lois de Nuremberg – s'inscrivait dans une logique de l'incarnation, qui rompait avec le principe de la représentation, placé au centre de la loi (*das Gesetz*).

Avec la « retombée du peuple allemand dans une barbarie quasi préhistorique » (Freud), c'est ainsi à l'effondrement des figures de la culpabilité que la culture fut confrontée. C'est ce que Freud envisage frontalement quand, quinze ans après *Psychologie des masses*, il remet sur le métier la question du meneur, du « Führer » dans *L'homme Moïse et la religion monothéiste*. Et c'est ce dont traite Thomas Mann dans deux textes : *Frère Hitler* en 1938 et *La loi* en 1944, prenant à revers les déclarations de Goebbels qui revendiquait le fait que « la politique soit un art ». Contre le retour du meurtre construit sur un appareil d'identifications dont les foyers sont explicitement la haine de l'âme aryenne, il s'agit de repenser sous le principe de l'après-coup le parcours qui, de Athènes à Jérusalem, a permis d'instaurer

l'interdit du meurtre et la fondation de l'éthique en même temps que pouvait s'élaborer la formation d'un peuple.

C'est précisément dans cette lignée que s'inscrit Imre Kertész. Relisant à sa manière *Psychologie des masses et analyse du moi* et *L'Homme Moïse* dont il fut le traducteur en hongrois, il prend acte de la nouvelle universalité, inaugurée par le meurtre de masse – réévaluation à l'aune de la position freudienne qui relia l'origine du monothéisme au parricide originel. Outre la définition de que Kertész nomme « l'homme fonctionnel », on mesure ici la profondeur du divorce de Freud d'avec Jung, lui qui célébrait en 1934 la force et les germes créatifs de l'inconscient aryen, aptes à élaborer de nouvelles formes culturelles et sanitaires – dans le *Journal pour la psychothérapie et ses domaines frontaliers, y compris la psychologie médicale et l'hygiène psychique* –, tandis que les catégories juives de la psychologie, élaborées par Freud, auraient ignoré le fond de l'âme germanique et ses mythes. Mais de quels mythes s'agit-il ?

De fait, si *Gestalt* et *Gestaltung* sont devenus les stigmates du façonnage de l'État à la fois comme totalité vivante et comme œuvre d'art, le droit est au plus profond inféodé à une esthétique de la forme. C'est ce « national-esthétisme » qu'Adorno repère très tôt. Si, selon lui, la barbarie n'a pas seulement triomphé malgré la culture mais avec cette culture, si la maladie de la civilisation fut de ne pouvoir sortir des idéalités, il est impératif de penser le paradoxe dans lequel nous sommes désormais pris : le moi apparaît comme le dernier rempart contre l'anéantissement, contre la dissolution des singularités, contre le démantèlement de la réalité. Mais la place qui lui est alors allouée ne peut qu'exaspérer l'identité – laquelle, à son tour, constitue le péril intrinsèque d'un narcissisme exacerbé.

N'est-ce pas à cette question que les analystes de langue allemande s'attellent dès 1930 ? Entre 1927 et 1939, on voit en effet se multiplier les textes psychanalytiques portant à la fois sur la relation entretenue par l'analyse avec les différentes « conceptions du monde » (*Weltanschauungen*) alors en action, et sur la valeur scientifique de ses théories (y compris la 35ème conférence de Freud). Mais de quelle science s'agit-il ? La lecture très

précises de deux textes de Müller-Braunschweig – « Psychanalyse und Weltanschauung » datant de 1930, puis un second article datant de 1933 et portant le même titre publié dans le *Reichswart, Organe de l'Alliance Raciste Européenne* – et le décryptage de leur rhétorique sont très éclairants. Où l'on assiste à la réhabilitation de la psychanalyse contre l'accusation « d'être désagrégeante et non allemande » à l'œuvre, à condition qu'elle serve « une conception héroïque de la vie tournée vers la réalité, constructive » – « ce dont, précise Müller-Braunschweig, les lignes viennent d'être nouvellement établies » et dont le Moi est le fer de lance. C'est très précisément contre ce détournement de la psychanalyse que Hartmann lutte. Selon lui, Freud « n'approuve pas tout bonnement la vie, mais une certaine orientation dans le développement du vivant ». Sa visée, quand il évoque le fait que « là où était le ça, le moi doit advenir », est donc un moi en tant que siège des impératifs du *logos*, et non simplement l'organe d'une énergétique de l'action, enracinée dans le *bios*.

Si l'on considère la lecture critique qui fut proposée par la suite de Hartmann et de l'*Egopsychology*, si on mesure l'impact qu'eurent dans la suite de cette critique le retour de la théorie du trauma, la fonction de l'empathie et la fonction soignante de la narration – notamment dans le cadre de la « clinique du survivant » –, on ne peut que s'interroger : quelle reddition traduit le seul fait de subsumer la Shoah sous le terme de traumatisme ? Faut-il entendre que la haine vouée par la barbarie nazie à la psychanalyse aurait trouvé ici la méthode de sa réussite, ne serait-ce que sous la forme de la révocation de la complexité pulsionnelle ?

Imre Kertész, Ruth Klüger, Günther Anders, Th. W. Adorno, Elias Canetti me permettent finalement d'explorer la menace qui pèse sur le destin de la culture, après que Hitler ait célébré de conserve avec Speer la « théorie de la valeur des ruines ».

Laurence Kahn, Paris

Association Psychanalytique de France

laurence.kahn@wanadoo.fr

Cent ans de Psychologie des masses et d'analyse du moi. Les lectures de nuit et les lectures de jour

Roberta Guarnieri

Avant-propos

Etre en mesure de penser à la nuit tragique qui a balayé l'Europe il y a seulement quelques décennies, est une sorte de nécessité et de devoir que je ressens personnellement depuis très longtemps ; nombreuses ont été les figures qui m'ont accompagné. Autant de présences qui ont changé ma façon de concevoir les événements historiques et ce qui réside dans un rapport à l'histoire que seule la pensée de Walter Benjamin m'a permis d'approcher. Je réserve à la nuit, dans son silence, la lecture de certains textes que je n'oserais jamais reprendre à la lumière du jour. Pendant la journée, pour moi, la "vita activa" m'incite à la pensée critique et à l'action.

En tant que psychanalyste, je m'intéresse à une pensée psychanalytique "radicale", capable d'emprunter des voies inconfortables et critiques par rapport à ce qui peut apparaître comme psychanalytiquement "correct".
Une radicalité propre à Freud et au freudisme : pousser les découvertes de 'notre science' jusqu'à leurs “conséquences extrêmes” (Freud, Lettre à F. van Eeden, 28 décembre 1914, citée par C. Musatti dans Note éditoriale, Considérations actuelles sur la guerre et la mort (OSF, edition italienne)

La contribution de Laurence Kahn s'inscrit à mon sens dans cette perspective, radicale et

critique, et cela rend compte de la décision, de traduire son dernier livre " Ce que le nazisme a fait à la psychanalyse " (Paris, PUF, 2018).

Ma contribution sera aussi en partie un commentaire sur certains chapitres du livre dans lesquels la référence à Psychologie des masses et anlyse du moi (PMAM) est au premier plan. C'est d'ailleurs déjà le cas dans les pages du premier chapitre, "La loi hors la loi".

La grande désillusion

La psychanalyse occupe une position très particulière dans le débat sur les phénomènes de masse du vingtième siècle, sur la Shoa et sur le totalitarisme.

Elle était l'objet de la destructivité du régime national-socialiste qui venait d'arriver au pouvoir : la réflexion de Laurence Kahn, qui retrace les débats et les affrontements au sein de l'IPA de la fin des années 1920 à 1933 et prend en compte le contenu idéologique de Mein Kampf, en vient à affirmer que pour Hitler, l'ennemi était précisément le professeur de Vienne, le "grand désillusionniste", celui qui avait les moyens de combattre la flatterie des illusions concoctées par les nazis, et par les fascistes en Italie et ailleurs, en forçant les mécanismes d'identification et la position de l'Idéal du moi.
Les phénomènes de masse des régimes totalitaires, nazisme et fascisme, sont largement connaissables dans leurs mécanismes psychiques, au niveau individuel et collectif, grâce à l'apport de la psychanalyse.

La dynamique pulsionnelle en jeu, la prise en charge des pulsions de mort et de vie et la présence des pulsions dites inhibées dans le but, le poids du narcissisme, la centralité de l'instance Idéale du Moi, le lien indissociable entre " psychologie " individuelle et " psychologie collective ", ... sont les points de repère psychanalytiques pour pouvoir pénétrer

un terrain historiquement déterminé, dans lequel ils ont trouvé une composition spécifique et inédite.

Ces phénomènes de masse, comme nous le savons, ont pu s'affirmer sur la base d'une distorsion de la base juridique, du contrat qui lie les individus et les citoyens entre eux - en Allemagne par exemple et aussi en Autriche – dans une République régie par une Constitution (Kelsen, juriste lié aux groupes politiques socialistes et libéraux en Autriche, auteur du texte de la Constitution autrichienne, a participé pendant quelques mois aux réunions du mercredi chez Freud - je remercie Riccardo Galiani pour cette information).

Les événements meurtriers et catastrophiques du régime nazi et du fascisme italien, ainsi que les régimes collaborationnistes dans d'autres pays européens, en premier lieu la France - ont montré ce que Freud avait lucidement vu déjà dans les années 1920 : dans cette décennie où tout en Europe - dévastée par la Première Guerre - est remis en question, sur le plan politique, social, culturel, le regard critique et désabusé du psychanalyste Freud - car l'homme, lui, a longtemps entretenu une certaine confiance qu'il a fallu ensuite revoir à la baisse - nous interroge : le passage entre les deux textes, Considérations actuelles sur la guerre et la mort (1915) et Pourquoi la guerre ? (1933). Il a été amené à une remise en question "hérétique" à ses propres yeux, mais nécessaire, afin d'inclure la violence extrême, la destructivité et les phénomènes de masse dans le cadre théorique psychanalytique.

Le troisième chapitre du livre de L. Kahn est significativement intitulé "L'hérésie freudienne". J'en cite un long extrait qui est particulièrement pertinent autour des questions discutées ci-dessus.

" Certes, Freud ne découvre pas pour la première fois combien les mobiles idéaux placés au premier plan du conscient peuvent capter la destructivité sous le couvert du gain narcissique procuré par l'immersion dans la masse. L'éthique, à dire vrai, s'arrime au point le plus faible de toute civilisation; quelle que soit la route choisie, la des- tructivité, trait inaltérable de la nature humaine, l'y suivra toujours. Mais, à l'heure de son échange avec Einstein, et

confronté à la question de savoir quelle force peut encore être mise au service du droit, il tire le plus loin possible les conséquences de l'introjection de la destructivité et de son retournement contre le moi en tant que « conscience morale ». Il semble ainsi prendre littéralement à revers la «nature» de la race promulguée par les nazis, en répondant: quels que soient les aléas de l'histoire, «à côté» des satisfactions revendiquées, malgré les haines proclamées, par-delà les promesses illusoires entretenues par l'« ordre nouveau » – nous sommes en 1933, Freud ne désigne que les bolcheviques –, il restera toujours le programme naturel de l'humain qui continue de travailler silencieusement sur le champ de bataille pulsionnel, là où s'affrontent pulsion de vie et pulsion de mort, au carrefour de la vie et de la survie. En outre, par le seul fait du conflit pulsionnel qu'il alimente constamment, il ne cesse de mettre en mouvement de nouvelles créations, de nouveaux compromis, lesquels concourent à résoudre cette autre discorde – distincte de l'« opposition vraisemblablement inconciliable des pulsions originaires, Éros et mort» – où se combattent la revendication individuelle du bonheur et la limitation des plaisirs pour la communauté civilisée." (L. Kahn, op. cit. p.60)

Violence et droit

Rappelons que c'est en 1921 que Walter Benjamin a écrit son ouvrage Pour la critique de la violence et qu'au cours de ces mêmes années, de nombreuses questions fondamentales liées au droit dans son rapport avec la démocratie étaient discutées. L. Kahn, dans ses recherches, suit de près les arguments de O. Jouanjan dans son livre, Justifier l'injustifiable. Rappelons également que c'est en 1921 que l'Armée rouge a gagné sur l'Armée blanche; on en trouve également des échos dans le PMAI.

La conviction du psychanalyste Freud qu'en l'homme réside une violence meurtrière que

l'œuvre de la civilisation ne peut que très fragilement endiguer, est explicitée et repensée de manière sensiblement différente de ce qui avait déjà été conçu dans Totem et Tabou (1911) avec l'instrument analytique. Nous reviendrons sur ce point plus tard.
Revenons maintenant sur le parcours de la recherche historique et psychanalytique de L. Kahn. La création d'un régime fondé sur la subversion de la loi avait décrété la légalité du meurtre et fondé le nouveau "droit" nazi, par la création d'un régime dans lequel seuls ceux qui étaient liés par l'homogénéité du "sang et du sol" étaient titulaires de droits, qui ne devraient même pas être appelés tels, étant plutôt des règles d'adhésion au fonctionnement d'un "État" conçu et administré de facto comme une armée.

Les phénomènes de masse du vingtième siècle sont donc intimement liés à l'usage, licite et légalisé, de la violence : ils ne sont rien d'autre que cela, pourrait-on dire. Une violence agie parce que rendue possible et légalisée par la subversion des lois qui régissent l'État au point de transformer ce que les Tables de la Loi, ce qui dans notre culture a pris cette forme, avaient imposé aux hommes : le commandement "ne pas tuer", qui devient nécessaire - écrit Freud - pour endiguer le puissant désir de meurtre présent chez l'homme, en son contraire. Mais ce qui est important, et ce que le livre de Jouanian nous permet de comprendre, c'est que cette subversion a eu lieu au sein du "discours juridique", démantelant le droit positif pièce par pièce et abolissant totalement, à la fin, le principe du tiers.

La masse

La cohésion de la masse, les identifications collectives avec le semblable et la prise en charge du chef, le Führer, comme objet idéal, sont les structures qui combinent la "psychologie collective" et la "psychologie individuelle" - dans les termes de Freud, qui ne signifie pas "psychologie" en termes descriptifs, mais psychologie des profondeurs, et qui entraînent

donc une dynamique à tous les niveaux de l'appareil psychique individuel et de l'organisation qu'est la dite masse.

À ce stade, une question très importante se pose : le déchaînement de la violence - légale, rappelons-le toujours - a mis en évidence l'activation, sur la scène mondiale, d'une régression au niveau collectif, recréant les conditions de la soi-disant "horde" en présence de l'Urvater, mis en avant par Freud à partir de Totem et Tabou, comme fondement du lien social, ou faut-il penser que, sur la base des mêmes facteurs, individuels et collectifs, quelque chose de nouveau s'est manifesté, à l'échelle collective mais aussi individuelle ? C'est la question radicale que N. Zaltzman pose également dans ses réflexions, notamment dans son livre L'ésprit du mal, Zaltzman émet l'hypothèse d'une condition dans laquelle nous n'avons pas affaire à une régression de la civilisation, mais à une "post-histoire", dans laquelle la violence meurtrière - des frères coalisés - n'est pas suivie par la création d'un "totem" ou la formation d'un tabou, comme base d'une coexistence fondée sur l'établissement d'une loi, mais plutôt la horde reste telle et la violence pulsionnelle destructrice n'est pas transformée par l'inhibition en un but qui serait, sur le plan psychique, la seule voie viable.

Attardons-nous au moins un peu sur le texte de 1921 intitulé Psychologie des masses (PMAM). Les années entre 1915 et 1933 ont été des années cruciales pour l'Europe en particulier, et la psychanalyse, Freud en tête, les a traversées sans jamais cesser de réfléchir, d'écrire, de débattre et d'échanger à l'intérieur et à l'extérieur de la communauté analytique : une communauté qui a toujours été non pas tant internationale que cosmopolite. J'aime à me rappeler, en relisant les premières pages des Considérations, ce que Freud écrit, Freud le Juif en l'occurrence, à propos de la patrie, qui ne peut être, pour les membres de son peuple, qu'une patrie de choix. Ce sera l'un des points sur lesquels se greffera le droit allemand nazi. Et je voudrais aussi rappeler la manière, pour moi extraordinaire, dont J. Altounian a paraphrasé les premières lignes de l'Autobiographie : "Freud, chez qui la

création de la pensée psychanalytique émane d'un "emboîtement" de cultures différentes et qui a pu comparer les changements du développement humain à ceux d'une migration plus ou moins réussie (Introduction à la psychanalyse, lec. 22), le symptôme à un corps étranger jouissant du privilège d'extraterritorialité (Inhibition, symptôme et angoisse), l'éloignement à un refus de traduction (lettre du 6 décembre 1896 à W. Fliess), il a certainement dû comparer les modifications du développement humain à celles d'une migration plus ou moins réussie (Introduction à la psychanalyse, lez. Fliess), il a certainement dû entretenir, dans son inconscient, une familiarité troublante avec ces transferts, glissements, déviations, tournants, traces, scissions, refoulements, persécutions et éloignements... pour avoir pu les transposer si bien dans son appareil conceptuel et dans la dynamique même de sa méthode d'investigation, la cure (psychanalytique)". (J. Altounian, Traduire le trauma colectiv, Dunod, Paris)

Ces références me semblent à ne pas négliger pour comprendre comment Freud, analyste et homme, a abordé les questions de l'État, de la collectivité, de la relation entre l'individu et la collectivité et de la nécessité de considérer la soi-disant "psychologie collective", comme il l'a fait, de manière directe, dans le texte de "21".

La horde : régression ou post-histoire

S'il y a une question centrale dans le PMAI, elle concerne la localisation de la horde primitive au début du processus d'hominisation et d'humanisation. "Nous nous sentons donc obligés de corriger l'affirmation de Trotter selon laquelle l'homme est un animal vivant dans un troupeau en soutenant qu'il est plutôt un animal vivant dans une horde, un être individuel appartenant à une horde dirigée par un chef suprême". (OCF-P, XI)

Le mythe scientifique qui a émergé de Totem et Tabou une décennie plus tôt devient ici le

noyau conceptuel qui permet à Freud de penser l'existence de la "masse", la position de l'individu en tant que partie d'une masse, extemporanée ou artificielle - les différences sont de toute façon cohérentes - les modifications internes du Moi avec la formation de l'Idéal du Moi et, comme lien entre tout cela, la présence nécessaire d'un chef, un Fhurer, pour que la masse puisse s'appeler ainsi et que le lien affectif entre les individus présente ces caractéristiques de soumission, de désir d'être dominé, d'identification réciproque au semblable, de reconnaissance du pouvoir absolu du chef, du gain narcissique en termes de protection et de sécurité, de la possibilité de régulation, de l'extérieur, des pulsions : tout cela rendu possible par l'efficacité, chez l'individu mis en condition de devoir faire partie d'une masse, d'être soumis au travail de suggestion.

Le raisonnement de Freud que nous voyons se déployer devant nous fait apparaître un être humain non seulement fragile et impuissant face aux pulsions qui lui appartiennent et dont la satisfaction directe, précisément parce qu'il fait partie d'une communauté qui serait née d'un nécessaire confinement de la satisfaction pulsionnelle directe - les pulsions peuvent rester telles même si elles sont inhibées dans le but pour Freud - mais encore plus faible et impuissant parce que les traces de la présence de ce qu'il appelle l'Urvater subsistent et, sous certaines conditions - lesquelles ? - ils rendent possible que l'Idéal du Moi de cet individu, ou plutôt de ces individus, construit sur la base de multiples influences, de multiples identifications - Freud en fait ici la liste - se modifie jusqu'à devenir le lieu, la fonction par laquelle revient sur la scène cette puissance terrifiante, cruelle, omnipotente, qui serait présente en permanence dans notre inconscient, seulement en partie évacuée par le travail de la Kultur, de la civilisation.

(.... à suivre. Ce court texte et sa suite sont un travail en cours qui, je l'espère, prendra une forme plus complète dans les mois à venir. Voici les autres paragraphes possibles :

- K. et K. : Franz Kafka et Imre Kertezs
- Pourquoi s'embêter avec Adorno?

- Conclusions)

Bibliographie

Altounian J. (2000). La survivance. Traduire le trauma collectiv. Paris, Dounod.

Arendt H. (1958). L'Humaine condition politique. Paris, Ed L'Harmattan, 2001.

Benjamin W. (1920). Pour la critique de la violence. Dans : Benjamin W., Œuvres complètes.

Freud S. (1912-13). Totem et tabou. OCF-P, XI, Paris,Puf, 2009.

Freud S. (1915). Considérations actuelles sur la guerre et la mort. OCF-P, XII, Paris, Puf, 2009.

Freud S. (1921). Psychologie des masses et analyse du moi. OCF-P, XVI, Paris, Puf,1991.

Freud S. (1925). Autobiographie.

Freud S. (1933). Pourquoi la guerre? OCF-P, XIX, Paris, Puf, 1995.

Kahn L. (2018). Ce que le nazisme a fait à la psychanalyse. Paris, Puf.

Jouanian O. (2017). Justifier l'injustifiable. L'ordre du discours juridique nazi. Paris, Puf.

Zaltzman N. (2007). L'esprit du mal. Paris, Édition de l'Olivier.

Roberta Guarnieri, Venezia

Centro Veneto di Psicoanalisi

rguarnieri.psicoanalista@gmail.com

Passages mystérieux.
Identification symptôme liaison

Franca Munari

Dans *Psychologie des masses et analyse du Moi,* l'identification est un des piliers de la réflexion de Freud ; sa complexité, intrinsèque en même temps que mystérieuse, est déclarée et analysée dans cet ouvrage, en particulier dans le paragraphe qui lui est consacré. Voyons-en les différents points : la question de l'identification par le biais d'un symptôme – celle que nous classons parmi les "identifications hystériques"; la question de l'empathie, *Einfühlung*, cette condition qui, à la lettre, nous permet d'entrer dans l'Autre et de le "sentir" ou mieux de "se sentir" à travers lui/elle ; la question de l'identification à l'objet d'amour, comme "dans un grand nombre de cas" d'homosexualité masculine, dont la puissance arrive à transformer le Moi en caractère sexuel et, enfin, comme cela arrive dans la mélancolie, l'identification à l'objet perdu ; "l'introjection de cet objet dans le Moi", précise Freud, en égalisant les deux termes, identification et introjection, arrive à déterminer un clivage dans le Moi ; dans celui-ci, "une des deux parties s'acharne sur l'autre".

Toutefois, le thème de l'identification est répandu dans tout ce texte, à partir de l'affirmation de base selon laquelle l'identification est la première forme de relation ; on se réfère sans cesse à celle au père originel, au leader, aux frères et à celle œuvrant dans la masse, qui semble hésiter, surtout dans une expropriation du Moi au lieu d'une appropriation de l'objet. Car il ne s'agit pas d'un objet mais d'un fétiche qui, une fois introduit dans le Moi, limite et

restreint les fonctions et le potentiel de celui-ci. Le fonctionnement de la masse serait alors la faillite et la mort du processus d'identification, fondamental pour le Moi.

L'Identification hystérique

Dans l'*Interprétation des rêves,* à partir du rêve de la (belle) bouchère[1], Freud, en supposant que dans son rêve la patiente "ait *remplacé* l'amie ou, en d'autres termes, se soit identifiée à celle-ci, se demande : mais quelle signification a l'identification hystérique?". De cette question que Freud se pose, partent ses considérations sur l'identification dans l'hystérie : "L'identification est un moment extrêmement important des mécanismes des symptômes hystériques ; par le biais de celle-ci les malades arrivent à exprimer, dans leurs symptômes, non seulement leurs propres expériences mais celles de plusieurs personnes, à souffrir, en quelque sorte, pour une foule tout entière et à jouer sans le concours d'autrui tous les rôles d'une comédie… C'est un acte un peu plus complexe que celui qu'on aime indiquer comme imitation hystérique et qui correspond … à un processus de déduction inconscient… "Si une cause comme celle-ci peut provoquer une attaque de ce genre, moi aussi je peux avoir le même genre d'attaque, car des causes comme celle-ci sont valables pour moi aussi." L'identification n'est donc pas une simple imitation mais une *appropriation* sur la base de la même prétention étiologique. Elle *exprime un "comment" et se réfère à quelque chose de commun qui persiste dans l'inconscient.* (notes manuscrites ajoutées)".

1"Je veux donner un dîner mais je n'ai pour toutes provisions qu'un peu de saumon fumé. Je voudrais aller faire des achats mais je me rappelle que c'est dimanche après-midi et que toutes les boutiques sont fermées. Je veux téléphoner à quelques fournisseurs mais le téléphone est détraqué. Je dois renoncer au désir de donner un dîner ".
Les associations de la patiente mènent à une amie que son mari loue souvent malgré le fait qu'elle soit très maigre et que son mari préfère les femmes bien en chair. Cette amie, qui lui a clairement manifesté le désir de grossir et dont le mets préféré est le saumon fumé, lui a aussi demandé récemment que la bouchère l'invite à dîner, car chez elle on mange toujours très bien.
L'assouvissement du désir du rêve est donc celui de ne pas vouloir nourrir cette amie qui, si elle devenait plus rondelette, plairait encore davantage à son mari.

La perspective du partage agit ici dans la direction contraire au fonctionnement de la masse ; “la multitude” est englobée dans le Moi et celui-ci ne s’y soumet pas. Nous trouvons la même direction dans l’idée d’“identification multiple” des *Observations générales sur l’attaque hystérique* (1908), celle qui permet d’être et en même temps de jouer le rôle du mâle et de la femelle, d’être en même temps actif et passif, Soi et l’Autre, bref d’utiliser le double renversement.

Par rapport à ces voies de l’identification, les éléments fantasmatiques qui en font partie sont choisis et maintenus actifs pour permettre de nier le désir et de le réaliser en même temps (de Mijolla 1981). Identification et symptôme peuvent donc être étroitement liés en tant que formations de compromis, satisfaction, punition, telles qu’elles seront précisément définies dans *Psychologie des masses et analyse du Moi,* où Freud énumère justement les trois formes du processus d’identification dans la formation d’un symptôme névrotique (toujours de conversion ?). L’identification peut dériver du complexe œdipien et exprimer le désir de remplacer l’objet de sa haine pour avoir l’amour de l’autre parent, avec la culpabilisation qui s’ensuit. Ou bien le symptôme est identique à celui de la personne aimée ; dans ce cas, l’identification remplace le choix de l’objet, qui fait une régression jusqu’à l’identification. Il s’agit d’une identification partielle, qui s’approprie seulement d’un aspect de la personne faisant l’objet de l’identification. Dans le troisième cas, particulièrement fréquent et important, l’identification ne tient pas compte du rapport à l’objet avec la personne copiée, écrit Freud qui, ici, semble ne pas tenir compte du transfert. “Le mécanisme est celui de l’identification induite par la possibilité ou la volonté de se transposer dans la même situation. … *Un des deux Moi a perçu une analogie significative avec l’Autre à un point précis* … sur ce fondement, une identification s’instaure à ce point-là … *L’identification par le symptôme prouve ainsi qu’il existe entre les deux Moi un lieu de coïncidence qui doit être gardé en état de refoulement*. Ce que nous avons appris de ces trois sources peut être résumé de la façon suivante : en premier lieu, l’identification est la forme la plus originelle du lien émotionnel avec un objet ; en deuxième lieu, elle peut devenir, par

la voie de la régression, le substitut d'un lien objectal lié à la libido, *en quelque sorte par l'introjection de l'objet dans le Moi ;* en troisième lieu, elle peut s'insurger par rapport à tout aspect possédé en commun – et non perçu auparavant – avec une personne qui ne fait pas l'objet des pulsions sexuelles. Plus cet aspect possédé en commun est significatif, plus cette identification partielle doit réussir, *afin de correspondre au début d'un nouveau lien* (295-296) (notes manuscrites ajoutées)".

Mais alors, quelles pourraient être les raisons qui président à ce choix ? Freud lui-même répond partiellement à ces questions, justement en ouvrant ce paragraphe, lorsqu'il affirme : "L'identification est connue de la psychanalyse comme la première manifestation d'un lien émotionnel avec une autre personne." Et tout de suite après : "L'identification, en tout cas, est ambivalente dès le début ; elle peut tendre aussi bien à l'expression de la tendresse qu'au désir de l'éloignement. Elle agit comme un dérivé de la première phase orale de l'organisation de la libido, dans laquelle l'objet convoité et apprécié était incorporé pendant le repas et, par conséquent, détruit en tant que tel".

La fonction polyédrique de ce mécanisme apparaît déjà chez Freud ; s'il peut conduire à des symptômes allant jusqu'à jouer sur la plasticité du corps produisant des formes de conversion, il peut aussi permettre tout simplement l'assouvissement d'un désir dans la scène du rêve ou bien gérer des sentiments complexes et difficiles, tels que l'envie et la compétition ou carrément des aspects de l'identité masculine et féminine, mais aussi établir ou rétablir le partage ou, si nécessaire, l'indifférence à l'égard de l'objet. C'est justement par sa partialité, son économie et la rapidité avec laquelle il résout les conflits, qu'il s'avère donc, immédiatement et souvent, tout à fait efficace, non seulement dans un but de défense mais aussi, justement, pour reprendre le travail psychique et créer de nouveaux liens, agissant donc à l'enseigne d'Eros.

Einfühlung

L'*Einfühlung*, que nous traduisons par empathie et mimésis, est un processus que Freud

emprunta à Theodor Lipps (1851-1914), professeur de psychologie et d'esthétique à Munich.

"… J'éprouve une jouissance pour moi-même dans un objet sensible différent de moi. La jouissance esthétique est de cette espèce. C'est une jouissance de Soi rendue objective.
Or, le fait que j'éprouve une jouissance pour moi-même dans un objet sensible se base sur le fait que j'aie, que je trouve ou que je sente moi-même dans celui-ci. Ainsi rencontrons-nous le concept fondamental de l'esthétique d'aujourd'hui : le concept d'empathie [*Einfühlung*]. […] Celle-ci signifie que, à l'instant où je saisis un objet, justement dans cet objet tel qu'il existe et ne peut exister que pour moi, je vis une activité ou une modalité de l'auto-activation comme quelque chose qui lui appartient" (Lipps 1906).

Mais, afin qu'un rapport d'*Einfühlung* se réalise, on ne peut pas ignorer la nécessité contextuelle de l'appropriation, de l'*emprise*. Le moteur du besoin, du fait de pénétrer dans l'autre, de s'approprier et d'endosser, d'assimiler à soi, de retenir à travers l'autre. En essayant de définir ce processus de manière métapsychologique, nous pourrions dire qu'il s'agit d'une forme très élaborée de travail psychique, en partant d'une oscillation engendrée par la nécessité de redéfinir un lien ou d'en constituer un nouveau, basculant entre narcissisme et objectalité, entre acquisition et perte. Dans ce sens, l'*Einfühlung* pourrait être une des formes de l'identification hystérique (Munari 2014).

L'identification à l'objet perdu

Si, jusqu'à présent, nous avons pensé à un Moi en mesure de gérer la situation en quelque sorte et également d'en tirer des avantages, par l'identification mélancolique nous assistons à sa *débâcle*.
Dans ce cas, il arrive que, lorsque l'objet investi narcissiquement est amené et maintenu à l'intérieur, en rétablissant avec lui par régression une condition d'indifférenciation on réalise un processus qui essaie de conserver un objet (qui était bon et que l'on voudrait garder tel

quel), retenu pour ne pas percevoir la différence et la séparation de celui-ci, puis perdu (et par conséquent devenu mauvais). En outre, il s'agit d'un objet qui est incorporé et dévoré, donc également attaqué et détruit, sans qu'il s'ensuive un détachement de celui-ci plus ou moins coupable et plus ou moins réparateur, donc une vraie identification. Ce processus s'arrête à la tentative d'éliminer le mauvais objet (car perdu et/ou qui abandonne et rendu doublement mauvais car attaqué) par une tentative paradoxale de sa conservation à l'intérieur, en l'assimilant à soi de manière narcissique. Il arrive ainsi que c'est le sujet qui devient mauvais par lui-même. (Munari 2019)

Ce que le travail de la mélancolie nous montre, c'est une situation dans laquelle l'identification reste la seule possibilité d'élaboration. De ce point de vue, le travail de la mélancolie est une expérience cruciale, dans laquelle l'identification est la seule à l'œuvre, la seule capable de fournir une issue au Moi coincé entre l'impossibilité de désinvestir l'objet et l'impossibilité de continuer à l'investir (Rosenberg 1991, 105).

C'est-à-dire qu'il se produit, par des dynamiques et des conditions préalables très différentes, quelque chose de semblable à ce que Freud, dans la phase où l'on tombe amoureux, a défini comme autosacrifice du Moi : "L'objet, pour ainsi dire, a dévoré le Moi." (Freud 1921, 301) et encore quelque chose de semblable à ce que Marco La Scala (2017) a décrit comme "incorporation passive" quand l'objet fait intrusion dans le Moi et l'occupe par la force.

En tout cas nous pourrions affirmer que tous les types d'identification, non seulement la puissante défense imitative (Gaddini 1969), mais aussi l'identification hystérique précaire et partielle ou l'identification secondaire élaborée, tendent à établir ou rétablir une quelque part d'indifférence (désinvestissement) et d'indifférenciation à l'égard de l'objet : ou en l'imitant ou en s'appropriant de quelque chose de lui ou en devenant lui. En effet il s'agit dans tous ces cas, par des stratégies et des processus même très différents entre eux, de tentatives d'éliminer la différence, l'altérité, la dépendance, l'ambivalence et la conflictualité

avec l'objet, bref il s'agit justement de revenir à l'indifférence à son égard et de le faire par l'indifférenciation.

De tout cela nous pouvons déduire, avec un degré de certitude raisonnable et un nombre énorme de questions que, par l'identification, le Moi essaie de s'emparer de l'objet "convoité et apprécié" et que, par conséquent, pour faire face à la conflictualité, il se trouve à devoir produire des symptômes et à redistribuer les investissements narcissiques entre Moi et idéal du Moi, en faisant des déliaisons et des reliaisons. Il n'y arrive pas toujours !

Bibliographie

De Mijolla A. (1881). *Les visiteurs du Moi*. Paris, Les Belles Lettres.

Freud S. (1899). *L'Interpretazione dei sogni.* OSF 3.

Freud S. (1908). *Osservazioni generali sull'attacco isterico.* OSF 5.

Freud S. (1921). *Psicologia delle masse e analisi dell'I.,* OSF 9.

Gaddini E. (1969). Sulla imitazione. In: Eugenio Gaddini. *Scritti*. Milano, Raffaello Cortina Editore, 1989.

Green A. (2010). Aspects du champ depressif. In: (sous la direction de) Braconnier A., Golse B.. *Dépression du bébé, dépression de l'adolescent*. Toulouse, Éditions érès.

La Scala M. (2017). *Percepire allucinare immaginare.* Milano, Franco Angeli.

Lipps T. (1906). Empatia e godimento estetico. In: *Discipline filosofiche*. Una "scienza pura della coscienza": L'ideale della psicologia in Theodor Lipps. XII, 2, 2002, 31-45.

Munari F. (2014). L'emprise. L'azione necessaria. In: (a cura di) Munari F. Mangini E.. *Metamorfosi della pulsione.* Roma, Franco Angeli.

Munari F. (2019). (a cura di) *EROS & THANATOS. Sui processi di legamento.* Roma, Alpes

Editore.

Rosenberg B. (1991). *Masochisme mortifère et masochisme gardien de la vie*. “Monographies de la Revue française psychanalyse”, Paris, PUF.

Franca Munari, Padova

Centro Veneto di Psicoanalisi

franca.munari.ls@gmail.com

1921-1932-1937

Patrizio Campanile

Les années 1921, 1932 et 1937 marquent la publication de trois essais de Freud. Ce que je propose ici est d'essayer d'établir, par le biais d'un raisonnement, le lien existant entre eux afin de pouvoir répondre à une question.

Avant de la poser, je voudrais d'abord faire une considération.

Un texte peut être exploré en découvrant sa richesse et en tirant des stimuli fructueux de la même manière que de creuser une mine : on l'explore et on prend dans ses mains chaque élément pour bien voir de quoi il est fait. Mais, bien qu'il ne s'agisse pas d'une alternative, on peut relire le texte en le situant dans le parcours intellectuel de l'Auteur, en reconnaissant alors ce qui le lie aux œuvres précédentes et dans quelle mesure il constitue un passage pour des développements ultérieurs. Combien les deux lectures peuvent s'intégrer, on le voit bien en considérant la thématique de l'identification qui, dans l'essai de 1921, a une définition fondamentale et, peu de temps après, apportera une contribution importante à la mise au point de la théorie structurelle. Mais je pense surtout au parcours que Freud est en train de suivre et qui ne s'achèvera qu'en 1930 par *Le malaise dans la culture*, pour arriver à formuler de manière définitive sa théorie de la genèse du surmoi et des forces qui la déterminent et esquissent ses caractéristiques. C'est le fil rouge qui prends le point de départ de *Totem et tabou*, lie *Psychologie des masses et analyse du moi* et *Le malaise dans la culture* pour ensuite arriver à *Moïse et la religion monothéiste*. C'est bien dans ce cadre, d'après moi, qu'il faut lire il faut lire sa théorie sur la *horde* primitive, la relation qu'elle entretient avec la *masse* et la réflexion sur la religion entendue comme institution et *système de règles et préceptes* ;

tout cela apporte des éléments à la théorie de la naissance du surmoi à l'intérieur de l'horizon œdipien. Tout est utile, ou du moins tel il me semble, pour arriver à l'objectif.

Donc ma relecture du texte de 1921 a fait partie d'un zigzaguer entre écrits de Freud de différentes époques. Un va-et-vient qui a éveillé en moi un certain nombre de curiosités. J'ai décidé de m'arrêter sur une de celles-ci.

Je la formule comme une question : quel rapport peut-on identifier entre ce que Freud dit dans son essai de 1921 et ce qu'il dit dans le dernier paragraphe de *L'analyse finie et l'analyse sans fin*? Ou mieux, comment pourrait-on articuler les deux argumentations dont la dissonance apparente, au cours du va-et-vient, m'avait tout d'abord impressionné ?

J'explique les éléments du problème.

Dans *Psychologie des masses et analyse du moi,* Freud décrit le rapport qui relie l'individu au chef d'une masse (*psychologique*) non occasionnelle : par l'identification au chef, dit-il, en tant que *substitut paternel* qui, à son tour, peut être symboliquement représenté par une *idée* ou une *abstraction,* c'est-à-dire par un idéal, l'individu *configure* son propre moi. À travers l'identification aux autres membres de la masse également identifiés avec le chef donc identifiés entre eux, l'individu en tant que tel se perd dans la masse jusqu'à s'annuler comme individu.

L'*abaissement de l'individu à individu massifié* (Ed. it. 305), affirme encore Freud, entraîne une progressive *régression de l'activité psychique* (Ed. it. 305) qui mène à l'absence de liberté, autonomie et initiative. Telles sont les conséquences possibles qu'il décrit.

Dans ces cas, le moi ne crée pas de lien objectal mais il régresse à l'*incorporation* et l'objet incorporé devient son *idéal*. Le moi s'avère dominé par l'idéal qui s'empare de la fonction d'*épreuve de réalité.* Il peut donc donner aussi, sans préjugé, libre cours, à cruauté et intolérance, en tirant même une sensation de *triomphe* : une fois que *le moi et* l'*ideal du moi se fondent,* il se crée *un état d'âme de triomphe et de satisfaction de soi qui n'est troublé par aucune autocritique,* au point que *la personne peut se réjouir du manque d'inhibitions, égards et auto-reproches* (Ed. it 319).

Freud ne s'exprime pas en ces termes mais je crois que l'on peut bien dire que, dans ces circonstances, il se produit une coïncidence dramatique de *moi*, *idéal du moi* et *moi idéal* ou, mieux, que l'on donne une régression du moi et de l'*idéal du moi* ayant une coïncidence progressive du moi avec la structure archaïque du *moi idéal*. Ceci donne la dimension du danger qu'on a quand l'*objet arrive à dévorer le moi (Ed. it. 301)* et le moi se rend disponible à seconder sa propre disparition.

C'est ainsi que Freud explique ces phénomènes : *évidemment la masse est maintenue ensemble par quelques forces. À quelle force pourrions-nous mieux attribuer cette fonction si ce n'est à Eros, qui maintient unies les choses du monde ?* […] *Si, dans la masse, l'individu renonce à sa façon d'être spécifique et se laisse influencer par les autres, cela arrive […] car en lui il y a un besoin d'être en harmonie avec les autres au lieu de s'opposer à eux* (Ed.it. 282).

Nous voyons bien, par la façon dont sont décrits les résultats possibles de cette tendance, mais ce n'est pas Freud qui le souligne dans cet essai, combien peut être *aussi,* je souligne *aussi*, dangereuse pour l'individu la force d'Eros. C'est ce qui émerge de la lecture de ses œuvres des années suivantes. Ce qui le rendra possible ce sera le développement ultérieur des conceptions sur le dualisme pulsionnel que Freud venait d'introduire dans l'essai qui précède celui que nous sommes en train de relire : *Au-delà du principe de plaisir.*

En parcourant *Psychologie des masses et analyse du moi*, mon impression a toujours été que Freud, tout en citant la nouvelle théorie des pulsions, ne l'ait pas mise en œuvre jusqu'au bout pour développer les thématiques qu'il explore ici. Deux hypothèses peuvent être formulées : les difficultés rencontrées dans le milieu psychanalytique tout de suite après l'introduction de la conceptualisation *pulsion de vie-pulsion de mort* qui peuvent l'avoir induit d'une part à la prudence, de l'autre à accentuer ses propres incertitudes. Doutes et incertitudes qu'il arrivera à dépasser résolument au moment où il écrira *Le malaise dans la culture*. La deuxième hypothèse est que, une fois mise au point la théorie pulsionnelle (1920), Freud tient à la traduire dans sa nouvelle conceptualisation structurelle, à tel point

qu'en 1923 il publie *Le moi et le ça.*

Psychologie des masses et analyse du moi est un maillon intermédiaire pour arriver à la seconde topique mais, d'après moi, il s'agit d'un patrimoine qui non seulement aide à faire le pas suivant, celui de 1923, mais qui est là pour être utilisé jusqu'au bout dans la rédaction de *Le malaise dans la culture* quand la dernière théorie pulsionnelle s'est bien solidifiée et Freud ne doute plus de sa valeur.

J'en viens au paragraphe 8, le dernier, de *L'analyse finie et l'analyse sans fin* (1937) et à la façon dont je suis amené à le lire pour arriver ensuite aux considérations que je voulais proposer. Les propos que Freud y tient sont très spécifiques : pour conclure son essai, où il illustre les raisons pour lesquelles nous ne devons pas sous-évaluer les limites de la psychanalyse, il introduit l'idée d'un *roc d'origine*, que l'on peut ramener à notre constitution biologique, qui résiste et s'oppose au bon résultat des traitements analytiques et évidemment non seulement à eux. C'est un essai que Freud écrit, comme cela a été souligné de plusieurs côtés, face à l'optimisme qui lui semblait pouvoir prévaloir dans le mouvement psychanalytique, surtout par la confiance de ses collègues contemporains dans le pouvoir des interprétations. Il propose alors *L'analyse finie et l'analyse sans fin* et, peu de temps après, *Constructions dans l'analyse* où, en polémique avec l'usage dominant de l'interprétation, il souligne l'importance du travail de construction et de reconstruction. Le premier des deux essais, bien que pas exclusivement, s'articule autour de la demonstration de la limite au bon résultat des traitements qu'impose la *pulsion de mort*. Freud ne la nomme pas mais on peut estimer que même l'obstacle dont il parle au paragraphe 8 possède en quelque sorte un lien avec celle-ci. En effet, Freud décrit une résistance qui fait en sorte que *tout reste comme il était,* même au prix du malheur. L'homme, dit Freud, *se révolte à la passivité dans le rapport à l'autre homme* : poussé par l'angoisse de castration, *il ne veut pas avoir d'obligations de reconnaissance envers lui*. À son tour, la femme, par l'effet de l'envie du pénis, oppose la *conviction intime que le traitement analytique ne servira à rien et ne pourra jamais l'aider.* C'est-à-dire que pour les deux, d'après lui, le *refus de la féminité*

prévaudrait.

Freud considère la différence masculin-féminin *obscure* et trop *dépendante des conventions et des ordres sociaux* mais, bien qu'insatisfait, il distingue masculin et féminin, en reconnaissant que *nous appelons masculin tout ce qui est fort et actif, féminin tout ce qui est faible et passif.* Sans approfondir le sujet qui demeure difficile et controversé à définir, je voudrais uniquement signaler celle qui, je disais, apparaît tout d'abord comme une contradiction : l'être humain est d'une part bien disposé à se soumettre, de l'autre il se révolte au pouvoir exercé sur lui, même au prix du malheur.

J'ajoute, mais dans ce cas aussi je ne m'attarderai pas sur ce point, que le passage de *L'analyse finie et l'analyse sans fin* peut indiquer un obstacle que Freud décrit dans l'horizon génital. Une même difficulté pourrait être conçue, en pensant au parcours qui le précède, comme une série de façons de s'opposer, ayant à leur origine un refus radical de l'altérité qui s'impose de l'extérieur au moi et qui, mettant en danger son autonomie, oblige l'individu à se mesurer avec sa limite.

En repensant alors aux deux textes, celui de 1921 et celui de 1937, j'ai tendance à les estimer les signes d'un conflit : c'est-à-dire qu'on y décrit deux polarités représentant les éléments d'un conflit, pour mieux dire du conflit qui occupe une position centrale dans les vicissitudes des êtres humains et qui est à la base de plusieurs problématiques que nous observons dans les cas cliniques.

Pour préciser ce point de vue, j'estime utile de puiser dans *Pourquoi la guerre?*, c'est-à-dire dans l'essai de 1932 où nous pouvons trouver le dernier des couples que Freud introduit au fils des ans en guise d'explication des poussées qui président à nos existences: *attraction et répulsion.* En vérité, il en parle également dans la *Conférence XXXII* qu'il écrit dans la même période du temps ; mais je rappelle le texte qu'il adresse à Einstein, lequel l'interrogeait sur *Pourquoi la guerre?,* car ceux qui veulent le relire y trouveront, bien repris et synthétisés, les passages qui l'ont amené à formuler la dernière théorie des pulsions et qui expliquent ce dernier couple euristique. Je ne pense pas que c'était à propos de l'usage d'une expression

de circonstance, c'est-à-dire liée à l'interlocution avec le physique, donc à une simple allusion à sa matière. En effet, nous la retrouvons par la suite dans l'*Abrégè de Psychanalyse* (1938). Ce couple de forces s'ajoute à *unir-désunir, lier-délier* et *pulsion de vie-pulsion de mort.* À ceux-ci, dit Freud, il est *originellement connecté.* Mais je n'estime pas que Freud le fasse coïncider avec ceux-ci, que j'ai ordonnés de manière à rappeler un crescendo d'abstraction. Le couple *attraction-répulsion* synthétise le conflit fondamental qui traverse nos existences et dont chacun de nous a une expérience directe. La théorie des pulsions explique les raisons de ce conflit indéracinable dont nous trouvons les tendances doubles décrites dans les textes de 1921 et de 1937.

Il est important, à mon avis, qu'au moment où Freud fait ce pas vers une plus grande abstraction il ne s'éloigne pas de la réalité accessible à nous tous. Il nous met plutôt en condition de retrouver immédiatement en nous-mêmes le sens de la lutte qu'il a essayé d'expliquer par la théorie pulsionnelle: le fait de parier notre existence entre aller vers l'autre, jusqu'au point de perdre individualité et séparation (la polarité que nous voyons impliquée et décrite dans le texte de 1921) et nous retirer jusqu'au point de perdre la capacité de le rencontrer ou de permettre la fécondité de la rencontre (c'est l'autre polarité qui, du moins dans ma lecture, est indiqué par le texte de '37).

Bibliographie

Freud S. (1920). *Al di là del principio di piacere*. O.S.F., 9.

Freud S. (1921). *Psicologia delle masse e analisi dell'Io*. O.S.F., 9.

Freud S. (1922). *L'Io e l'Es*. O.S.F., 9.

Freud S. (1932). *Perché la guerra?* O.S.F., 11.

Freud S. (1937). *Analisi terminabile e interminabile*. O.S.F., 11.

Freud S. (1938). *Compendio di psicoanalisi*. O.S.F., 11.

Patrizio Campanile, Venezia

Centro Veneto di Psicoanalisi

patrizio.campanile@libero.it

Identification et ses vicissitudes dans la clinique psychanalytique[2]*

Renato Ferraro

Dans le chapitre [Identification] de Psychologie des masses et analyse du moi, Freud définit l'identification comme la première forme de rapport à l'objet. Une place particulière dans ce chapitre est réservée à l'identification hystérique qui, dans sa qualité d'identification partielle, est un processus par lequel le sujet s'approprie des parties de l'objet avec pour résultat d'enrichir l'expérience subjective de lui-même. Il faut rappeler combien le concept d'identification imprègne constamment la relation analytique en raison de son caractère particulier de mouvement qui oscille entre des phases d'identification et des phases de désidentification. Ce mouvement est précisément le caractère qui permet un enrichissement et une évolution continus de l'expérience du Soi. Significativement différentes sont les opérations dans lesquelles ce processus est fixé, au contraire, dans une condition de défense plutôt rigide qui acquiert alors le but de protéger un moi aux prises avec des défauts narcissiques qui compromettent sérieusement sa stabilité fondamentale. Je me réfère, en particulier, à ces situations dans lesquelles le processus d'identification n'est pas motivé par le désir de s'enrichir des qualités de l'objet, mais d'une certaine manière ce processus est subi, pour ainsi dire, par le sujet, tel qu'il est caractérisé par l'invasion-intrusion d'un objet colonisateur qui envahit l'espace du sujet. Cette situation est d'autant plus menacée, compte tenu de la condition primaire d'Hilflosigkeit dans laquelle se trouve l'enfant dans les premiers

[2] Ce texte remplace celui présenté lors de la réunion, qui n'est pas reproduit ici car il porte sur des éléments cliniques qui restent confidentiels.

temps de sa vie, inévitablement exposé au pouvoir de l'objet (séduction originelle de Laplanche) qui peut marquer dramatiquement la sort du processus de subjectivation. À la suite de Racamier, j'ai observé comment, par exemple, l'individu peut se trouver dans la position d'assumer le mandat de garder en vie un objet perdu pour le compte d'un autre, en l'occurrence la mère, qui a subi la perte, et le fait, par une identification à cet objet, avec l'illusion de le maintenir vivant, s'interdisant ainsi le chemin vers lanaissance de sa propre subjectivité.

Dans le cas présenté lors de la journée d'étude, il s'agissait d'un adolescent; le paradoxe qui se créait en lui était, pour ainsi dire, d'avoir assumé la tâche d'agir en « mort vivant » pour indiquer précisément l'identification mortifère et annihilante à un objet mort, le fœtus féminin avorté de la mère. Sur ce thème, j'ai également trouvé intéressante la contribution de Winnicott dans son ouvrage: « La réparation en fonction de la défense maternelle organisée contre la dépression ». Selon Winnicott: « La réparation de la position dépressive permet de tolérer le sentiment de culpabilité pour ses propres pulsions ou idées d'agression et de destruction; il y a une fausse réparation qui n'est pas spécifiquement liée au sentiment de culpabilité du patient et qui se découvre dans l'identification du patient à la mère et le facteur semble donc être la défense organisée de la mère contre sa propre dépression et sa propre culpabilité inconsciente ». Dans le cas considéré, la dépression est liée a l'incapacitè de la mère à gérer la perte d'un enfant suite à un avortement.

"A cause de cette réparation faite par rapport à la dépression maternelle plutôt qu'à la dépression personnelle, une instabilité liée à la dépendance de l'enfant à la mère demeure, et il peut arriver qu'une tendance homosexuelle la chevauche". Je me souviens que la mère de cet adolescent, dont je parlais, a dit : "Vous savez docteur, je pense que mon fils est gay". Il me semble que dans le cas considéré, le type d'identification est fonctionnellement différent, pour ainsi dire, de ce qui se passe dans une dépression mélancolique où l'identification à l'objet maternel détermine une altération du moi dans un sens narcissique, avec des conséquences douloureuses qui, on le sait, retombent sur le même. Faire découvrir

à cet adolescent combien son existence était marquée par ce type d'identification aliénante nous a permis d'indiquer une perspective possible vers l'émancipation du Soi de cette identification bouleversante, à travers l'expérience nouvelle d'un transfert avec l'analyste qu'il pouvait être vécu, autrement, comme capable de reconnaître son altérité et son droit à exister en tant que sujet.

Comme on l'a dit, on ne peut nier le caractère défensif de cette utilisation de l'identification, que l'on peut par exemple observer dans d'autres situations cliniques, comme dans certains cas d'homosexualité masculine, où l'identification à la mère peut pousser le moi jusqu'à ce qu'il se transforme en caractère sexuel. Dans mon expérience thérapeutique personnelle, j'ai pu observer comment de nouveaux horizons peuvent s'ouvrir pour le patient qui a subi ce type d'identification aliénante, quand la meme commence à perdre cette rigidité défensive qui visait à établir un certain désinvestissement et une indifférenciation vers le l'objet, soit en l'imitant, soit en s'appropriant quelque chose de lui, soit encore en le devenant, dans une tentative, en fait, d'éliminer la différence, l'altérité, la dépendance, l'ambivalence et le conflit avec l'objet. Je fais référence à l'apparition de sentiments dépressifs, tels que la tristesse et un sentiment de solitude, jamais éprouvés auparavant, mais qui, contrairement au passé, peuvent maintenant être vécus et partagés en présence de l'analyste, avec des ouvertures vers une différenciation soi-objet, dans laquelle le patient commence à ressentir le besoin de l'objet auquel il peut s'appuyer, un objet qui peut remplir cette fonction de confinement et, grâce à cela, favoriser de nouveaux investissements libidinaux de soi. Encore Freud dans le chapitre Identification déclare: « L'identification, en plus d'être la première manifestation d'un lien affectif avec une autre personne, est cependant ambivalente dès le départ; il peut tendre autant à l'expression de la tendresse qu'au désir d'éloignement. Il se comporte comme un dérivé de la première expérience orale d'organisation libidinale, dans laquelle l'objet convoité et apprécié était incorporé au cours du repas et donc détruit comme tel ». Par exemple, je me demande si dans de nombreux cas d'obésité, l'alimentation forcée ne peut pas être l'expression d'une modalité défensive, qui dans une expérience ratée avec

l'objet utilise une régression vers la première phase orale de l'organisation libidinale; modalitè dèfensive agissant sur le corps, qui ne pourra être ramenée que plus tard (espérons-le si le traitement fonctionne) à une représentation symbolique, c'est-à-dire à un fantôme bidirectionnel de dévoration, alimenté par un objet qui dévore et prend vie, mais aussi par le besoin du sujet de posséder un objet qui échappe continuellement à sa fonction de générateur de vie. Ce que Marco La Scala a décrit comme "l'incorporation passive" pourrait se produire dans ces situations, lorsque l'objet s'immisce dans le moi et l'occupe par la force.

Ce type d'incorporation passive renvoie à l'histoire d'une invasion castratrice et mutilante de la vitalité du moi du sujet, qui au cours de la cure peut commencer à se manifester sous la forme d'un fantasme pouvant remplacer progressivement les sensations somatiques sans représentation, comme apparaît dans le rêve d'un adolescent :« J'étais dans une allée sombre bordée d'arbres, ça ressemblait à une galerie. Devant moi j'ai entendu des voix et derrière moi j'ai vu des personnages vêtus de blanc, puis j'ai vu les profils des corps. Ils couraient après moi alors j'ai commencé à m'enfuir; heureusement je suis arrivé à une porte, je l'ai ouverte et je me suis réveillé là". Dans le rêve il y a donc quelqu'un qui le poursuit et le menace, d'où le réveil angoissé. Si auparavant l'angoisse s'exprimait sous la forme pure de la crise de panique, elle peut maintenant être attribuée à un fantôme, en l'occurrence à ces personnages qui la poursuivent de manière menaçante. Autrement dit, quelque chose semble se matérialiser qui fait référence à l'apparition d'un objet qui met sa vie en danger. Ce rêve est suivi après un certain temps par un autre rêve qui semble signaler une nouvelle évolution du registre symbolique: « Je me retrouve enfermé dans un cube noir, mais ça ne me trouble pas, même s'il est fermé. Je ressens cette situation rassurante et je me sens protégé ». Il m'est naturel d'imaginer que ce cube, par analogie avec les précédents rêves de salle d'analyse, évoque l'environnement du traitement, l'image d'un conteneur que le patient éprouve de plus en plus comme un lieu sûr, et donc la représentation et/ou identification à un objet qui donne de la sécurité, quelque chose de nouveau, donc, par

rapport au sentiment de vide et de danger menaçant éprouvé depuis longtemps dans sa vie.

Bibliographie

Freud S. (1921). *Psicologia delle masse e analisi dell'Io*. O.S.F., 9.

Racamier P.C. (1992). *Il genio delle origini,* Milano, Raffaello Cortina, 1993.

Winnicott D. (1958). La riparazione in funzione della difesa materna organizzata contro la depressione. In: *Dalla pediatria alla psicoanalisi*, Firenze, G. Martinelli, 1975.

Renato Ferraro, Vicenza

Centro Veneto di Psicoanalisi

renatof28@libero.it

La masse comme fonctionnement psychique particulier et refuge narcissique

Enrico Mangini

Chaque fois que je me suis rapproché de *Psychologie des masses et analyse du Moi,* je me suis demandé qu'est-ce qui avait poussé la père de la psychanalyse à déplacer son attention de l'individu à la masse. Nous savons, et nous n'avons pas de mal à le supposer, comment l'écriture de cette œuvre a procédé par "hésitations et revirements" (Musatti) mais nous nous tromperions en la considérant une déviation fortuite car, en réalité, il s'agit d'un parcours commencé dès *Totem et tabou*, qui a amené Freud à s'interroger sur les caractéristiques psychiques de l'organisation sociale. Freud n'a jamais perdu de vue la façon dont "dans la vie psychique de l'individu l'Autre est régulièrement présent comme modèle, comme objet, comme sauveur, comme ennemi (…). Le rapport que l'individu institue avec ses parents et ses frères, avec l'objet de son amour, avec son maître et son médecin (…) peut légitimement être considéré au même titre que des phénomènes sociaux et s'opposer donc à certains autres processus appelés par nous "narcissiques"" (1921, 261) indiquant une conflictualité inévitable et dynamique entre narcissisme et caractère objectal.

La première question que nous pouvons nous poser est comment, justement dans cette période et en même temps que son écrit le plus visionnaire et théorique *Au-delà du principe de plaisir*, Freud a eu cette impulsion à s'occuper de la psychologie des masses. Nous pourrions trouver une réponse possible dans ses vicissitudes biographiques ainsi que dans les événements collectifs qui ont eu lieu au début des années Vingt du siècle dernier. Deux énormes événements catastrophiques avaient touché les populations européennes : la Grande Guerre et la pandémie de grippe espagnole. Freud lui-même, dans la phase finale de

la pandémie, qui avait provoqué plus de 50 millions de morts, avait été frappé dans ses affections les plus chères par la perte de sa fille et de son ami et mécène Anton von Freund. Pourtant, justement dans une période si critique Freud, qui tenait à la destinée du mouvement psychanalytique, promeut l'organisation du Congrès de La Haye en Septembre 1920 et continue dans son travail théorétique d'écriture en écrivant, pratiquement en même temps, *Psychologie des masses* et *Au-delà du principe de plaisir*, poursuivant ainsi un raisonnement complexe sur le caractère pulsionnel qui aboutira dans le deuxième dualisme pulsionnel entre *Eros* et *Thanatos*. Encore une fois, c'était la clinique – entendue aussi bien comme travail avec le patient que comme analyse des vicissitudes historiques et sociales – qui le contraignait à compléter le corpus conceptuel de la psychanalyse, étant donné qu'il ne pouvait pas ne pas tenir compte des névroses dues à la guerre, des névroses dues au destin, de la coaction à répéter et de cette même psychologie des masses, clinique qui démentait la primauté absolue du principe de plaisir. Ainsi, justement en Février 1920, dans un échange avec Eitingon, apparaît pour la première fois l'idée de la présence dans le fonctionnement psychique d'une pulsion de mort, signal d'un tournant théorétique fondamental, car par celle-ci se posait le problème d'une tendance conservatrice de l'appareil psychique dans le but de réduire au minimum l'excitation pulsionnelle. Par la pulsion de mort, Freud nous donnera de nouveaux outils pour entendre le masochisme, la réaction thérapeutique négative, les analyses interminables et le fonctionnement psychique de la masse, proposant en particulier une réflexion sur le rapport entre traumatismes personnels et sociaux et blessures narcissiques actuelles et antérieures. Et si l'hypothèse de l'incidence de graves situations traumatiques collectives peut être placée comme question ouverte en ce qui concerne la formation de masses prêtes, dans les années Trente, à se soumettre à un 'duce' ou à épouser une idéologie, à notre époque également de petits ou grands agrégats de masse – tels que des adolescents organisés en bandes ou groupes ultras – semblent s'imposer quand le narcissisme sain, individuel, montre des fêlures et des blessures évidentes. La masse semble pouvoir être, dans de telles situations collectives, une sorte de

refuge psychique, temporairement en mesure de faire face à un caractère pulsionnel ingérable.

Liens verticaux et horizontaux

Freud, dans le sillage de Le Bon et de Trotter, mais s'en différenciant au fur et à mesure, décrit la masse comme un corps unique, un appareil psychique collectif autonome, homogène, sans sens de responsabilité, facilement influençable et impressionnable, sujet à des impulsivités imprévisibles. Il écrit : "Par le seul fait d'appartenir à une masse organisée, l'homme descend donc de plusieurs marches l'échelle de la civilisation. Isolé, il était peut-être un individu cultivé ; dans la masse, c'est un instinctif, donc un barbare. Il a la spontanéité, la violence, la cruauté et aussi les enthousiasmes et les héroïsmes des êtres primitifs" (267). Bref, dans la masse l'individu peut régresser sans crainte, abandonner ses inhibitions, suspendre ses refoulements, penser par images, être séduit par des slogans, finalement être dominé. Il peut donc, se permettre aussi une part de masochisme tel que la jouissance qui le récompense pour le narcissisme individuel perdu. La masse doit donc être entendue non tellement comme entité physique ou sociologique mais comme *modalité de fonctionnement psychique* particulière.

La question que Freud se pose et qui le place sur un plan différent de ses prédécesseurs est centrale : quel ciment peut maintenir ensemble des individus souvent si différents entre eux ? À cette question j'ajouterais une deuxième question, séquentielle : quelle est la cause de la dissolution rapide de ce lien ?

À la première question, il répond sans hésitation : ce qui lie les différents individus dans la masse ne peut être qu'un lien érotique, donc pulsionnel de vie qui, unissant les individus l'un à l'autre, les met en relation à un Idéal du Moi (qu'il s'agisse d'un 'condottiere', d'une idée, d'une foi, d'une pop star ou d'une équipe de football, cela ne fait aucune différence). Or, d'après moi, dans cette entité psychique qu'est la masse il faut distinguer deux types de lien : un lien "vertical" où *Eros* prévaut, du fait de 'tomber amoureux' s'adressant à l'Idéal du Moi,

et un lien “horizontal” qui se fonde sur l’idée d’être également aimés sans distinction par l’idéal et d’avoir une passion en commun, lien pour lequel j’envisage une prédominance de *Thanatos*. Alors que le lien vertical rappelle le rapport aux figures primaires, le lien horizontal rappelle la fratrie.

Le lien érotique vertical permet une régression par rapport à des identifications et intériorisations plus ou moins réussies entre Moi et Idéal du Moi d’une part et Surmoi de l’autre et il remet en jeu, mais je crois avec un faible potentiel de transformation, l’organisation narcissique infantile, étant donné qu’il se rapporte à une *imago* maternelle dans le lieu de l’Idéal du Moi, tandis que les instances ‘Surmoi’ semblent ou absentes ou en relation à une *imago* paternelle sadique. Dans ce cas spécifique, la relation à l’*imago* maternelle a lieu sur les rails de la suggestion et de l’illusion et sur des mouvements principalement sensoriels et pulsionnels (nous savons combien, dans ces cas, sont importants les tons, le regard, les mots magiques, la rhétorique du geste), tandis que la relation à l’*imago* paternelle a lieu sur les rails sadomasochistes d’une figure crainte et haïe. Le mouvement régressif induit par la participation à la masse permet de re-vivre des passions extrêmes de haine/amour, de passivité et activité sur le modèle de la coaction à répéter, donc d’un pulsionnel non symbolisable, incoercible, qu’on ne peut différer et destiné à la décharge une fois atteint le climax de l’excitation. Qu’est-ce qui a poussé des milliers de soldats à se lancer contre l’ennemi dans la guerre de tranchée, au nom de la Patrie ou du Roi, sinon l’illusion de pouvoir recevoir un amour total de la part de l’Idéal ? Qu’est-ce qui continue à unir des masses de gens pour hurler de joie ou de rage dans un stade, dans une assemblée, dans un rassemblement, puis rentrer en famille comme les plus avisés des individus ? Il s’ensuit que même la haine ou le narcissisme des petites différences peut fonctionner comme lien et l’objet haï peut occuper lui aussi la place de l’Idéal. C’est ce qui arrive quand un fonctionnement de masse se rue de manière acritique et préjudicielle vers une institution, ses règles, ses obligations : bref, le gouvernement est toujours voleur ou celui qui se charge de la gestion d’un groupe ou d’une association est toujours inadéquat. Ce que

l'individu ne ferait pas (ou qu'il aurait fait seulement enfant), la masse le permet, là est la régression dont parle Freud ; ce qui déjà en soi apparaît comme une raison excellente pour être dans un groupe ou dans une masse.

Venons maintenant au lien "horizontal", indissociable du vertical, si ce n'est par un examen théorique. Le lien de fratrie permet de tolérer la frustration de ne pouvoir avoir l'amour privilégié de l'idéal et, en même temps, il contrôle la haine que l'individu aurait pour un objet primaire qui ne l'aime pas d'une manière exclusive. Donc le lien horizontal, qui est à la base du sens social, peut fonctionner pour cela : nous sommes tous égaux face à l'idéal et nous sommes tous coupables mais autorisés à refouler la faute du parricide ; c'est-à-dire que le lien horizontal, qui a les caractéristiques d'un pacte social, adopte également une fonction de contention des rivalités et agressivités réciproques entre les différents individus de la masse. Pour ces raisons, j'estime que ce lien horizontal n'est pas un lien érotique mais un pacte plus défensif à l'égard de l'excès pulsionnel. "Le sens social – nous rappelle Freud – se base sur le revirement d'un sentiment hostile, au début, en attachement caractérisé en sens positif, dont la nature est celle de l'identification" (309). Mais, dans le fonctionnement de la masse, il s'agit souvent de mécanismes d'imitation et non d'identification. Ce qui fait que ce lien horizontal n'est pas du tout un lien stable mais plutôt sujet à des oscillations excitatrices changeantes et subites, ou bien il est traversé par des états affectifs qui se propagent par "contagion". Dans ces cas, il semble que la masse, comme corps psychique unique, récupère une partie de la même toute-puissance narcissique à laquelle l'individu a renoncé pour différentes raisons.

L'imitation, différemment de l'identification qui naît de la situation œdipienne, ne donne que l'illusion d'un enrichissement du Moi, tandis qu'en réalité le sens de cohésion et d'identité collective que l'individu en tire chute brusquement si, par exemple, l'individu songe à exprimer un avis dissonant avec, par conséquent, le fait de tomber en disgrâce et d'être exclu. En effet, le lien horizontal semble se constituer dans la complaisance et il ne peut tenir sans un lien vertical fort avec l'Idéal du Moi. La masse se sent forte si l'idéal est

fort et ce lien vertical a les caractéristiques de “la fascination et la soumission amoureuse”. Le problème est que, comme chaque fois qu’on tombe amoureux, le Moi de l’individu “est appauvri” (301) et le fait d’être dans une masse, lié à d’autres, apparaît clairement comme un refuge défensif pour éviter une déception possible. En effet, si la position de l’idéal devient tout à coup précaire (la chute d’un régime, une défaite sportive inattendue), la masse se démembre et implose en allant vers la panique. Un exemple historique dont on ne se souvient jamais avec plaisir a été vécu en Italie le 8 Septembre 1943, quand le Roi et le gouvernement se sont enfuis en laissant l’armée et la population à la merci des événements (et des Nazis). La panique est ainsi le résultat de la perte subite et traumatique de l’Idéal du Moi, entraînant la perte du lien vertical érotique qui garantissait également le lien horizontal de (pseudo)unité de la masse. Maintenant nous avons davantage d’éléments pour dire que ce lien horizontal est le résultat d’une économie pulsionnelle de mort, sujette d’ailleurs à de violentes fluctuations excitatrices. Freud, à bon escient, avait souligné comment pour la masse on devait parler d’“impulsion sexuelles inhibées à l’arrivée”, détectant dans ceci une des raisons de sa faiblesse. En effet, n’ayant pas d’exutoire dans la satisfaction sexuelle (*Eros*), la décharge de la pulsion ne peut avoir lieu que dans l’accompli et dans les fantaisies/illusions toutes-puissantes, par ex. d’être imbattables, et j’ajouterais, à l’intérieur d’un fonctionnement pulsionnel caractérisé par le fait d’éviter le conflit et par la complaisance (*Thanatos*).

Bibliographie

Freud S. (1921). *Psicologia delle masse e analisi dell’Io*. O.S.F., 9.

Enrico Mangini, Padova
Centro Veneto di Psicoanalisi
enrico.mangini@unipd.it

Editing and graphic project Anna Cordioli

Copyright Centro Veneto di Psicoanalisi 2022